

**Gaëtan DEMULIER**, Professeur en Classes Préparatoires scientifiques et commerciales 2<sup>ème</sup> année,  
Lycée Hoche, Versailles.

Cours interactif diffusé en visioconférence le 29 novembre 2012, de 10h à 12h,

avec la participation des lycées français et francophones, partenaires du Projet *Europe, Éducation, École* :

<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

<http://www.coin-philo.net/eee.12-13.programme.php>

Contact : [c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr](mailto:c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr)

## **REVER**

### **Texte 1**

Alors que le rêve est pur automatisme et complet esclavage, puisqu'il faut, pour qu'il se produise, que la conscience aliénée ait abandonné tous ses pouvoirs, il est une tentation constante de saluer en lui le paradis merveilleux d'une liberté affranchie de la moindre limitation. Pareille illusion est inévitable. L'homme est constamment irrité de l'effort et de la discipline qu'il doit consentir pour donner naissance et durée à la plus modeste de ses entreprises [...] Construisant à tâtons dans un univers résistant, aux propriétés immuables et exclusives, il pense avec nostalgie à un monde fluide, aérien, sans obstacle ni contradiction. Mais un monde aérien est nécessairement évasif, labile, inconsistant. L'esprit imagine volontiers que la liberté règne, où il n'est ni nulle contrainte ni oppression ni contrôle [...] Qu'il abandonne sa responsabilité, se lassant d'être intelligent et attentif, et ce sont aussitôt l'éblouissement et l'ivresse, peut-être aussi l'horreur et l'épouvante, mais en tout cas l'apparence de plénitude, qui apparente les uns aux autres tous les états où la conscience est stupéfiée [...] L'homme, au moment où il rejette avec dédain la fantasmagorie creuse pour se consacrer aux tâches irritantes et ingrates où il se fatigue sans joie, ne peut manquer de se demander s'il ne laisse pas le meilleur et le plus vrai de lui-même dans le royaume enchanté. Et c'est alors qu'il donne au mot rêve un sens nouveau : celui d'un monde merveilleux, qui lui apporte à la fois le bonheur et l'apaisement. Il y situe un paradis, dont les soucis de la veille semblent le bannir avec cruauté, un eden de fantaisie et de liberté, où il est roi et qui ne le blesse en rien. *Rêve* devient alors l'équivalent de *désir*, plus particulièrement de *désir irréalisable*.

Roger CAILLOIS, *De l'incertitude qui vient des rêves*, Questions annexes, I,  
« Nature du rêve » (1956), coll. « Idées », Gallimard, pp.88-90.

### **Texte 2**

D'abord tous les rêves ne sont pas étrangers au rêveur, incompréhensibles et confus pour lui. Si vous vous donnez la peine d'examiner ceux des petits enfants, vous les trouverez très simples et facilement explicables. Le petit enfant rêve toujours de la réalisation de désirs que le jour précédent a fait naître en lui, sans les satisfaire. Aucun art divinatoire n'est nécessaire pour trouver cette simple solution ; il suffit seulement de savoir ce que l'enfant a vécu le jour précédent. Nous aurions une solution satisfaisante si l'on démontrait que les rêves des adultes ne sont, comme ceux des enfants, que l'accomplissement des désirs de la veille. Or c'est bien là ce qui se passe. Les objections que soulève cette manière de voir disparaissent devant une analyse plus approfondie. Voici la première de ces objections : les rêves des adultes sont le plus souvent incompréhensibles et ne ressemblent guère à la satisfaction d'un désir. Mais, répondons-nous, c'est qu'ils ont subi une défiguration, un déguisement. Leur origine psychique est très différente de leur expression dernière. Il nous faut donc distinguer deux choses : d'une part, le rêve tel qu'il nous apparaît, tel que nous l'évoquons le matin, vague au point que nous avons souvent de la peine à le raconter, à le traduire en mots, c'est ce que

nous appellerons le *contenu manifeste du rêve*. D'autre part nous avons l'ensemble des *idées oniriques latentes*, que nous supposons présider au rêve du fond même de l'inconscient [...] Le « contenu manifeste » du rêve est le substitut altéré des « idées oniriques latentes » et cette altération est l'œuvre d'un « moi » qui se défend ; elle naît de résistances qui interdisent absolument aux désirs inconscients d'entrer dans la conscience à l'état de veille ; mais dans l'affaiblissement du sommeil, ces forces ont assez de puissance pour imposer du moins aux désirs un masque qui les cache [...] Ces « idées oniriques latentes » qui constituent le sens profond et réel du rêve, une fois mises en évidence, montrent combien il est légitime de ramener les rêves d'adultes au type des rêves d'enfants. Il suffit en effet de substituer au « contenu manifeste », si abracadabrant, le sens profond, pour que tout s'éclaire : on voit que les divers détails du rêve se rattachent à des impressions du jour précédent et l'ensemble apparaît comme la réalisation d'un désir non satisfait. Le « contenu manifeste » du rêve peut donc être considéré comme la réalisation *déguisée* de désirs *refoulés*.

Sigmund FREUD, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Troisième leçon, conférences prononcées à la Clark University de Worcester (1909), trad. Yves Le Lay, Petite Bibliothèque Payot.

### Texte 3

Résumons ce qui précède. Dans le sommeil naturel, nos sens ne sont nullement fermés aux impressions extérieures. Sans doute ils n'ont plus la même précision ; mais en revanche ils retrouvent beaucoup d'impressions « subjectives », qui passent inaperçues pendant la veille, quand nous nous mouvions dans un monde extérieur commun à tous les hommes, et qui reparaissent dans le sommeil, parce que nous ne vivons plus alors que pour nous. On ne peut même pas dire que notre perception se rétrécisse quand nous dormons ; elle élargit plutôt, dans certaines directions au moins, son champ d'opération. Il est vrai qu'elle perd en tension ce qu'elle gagne en extension. Elle n'apporte guère que du diffus et du confus. Ce n'en est pas moins avec de la sensation réelle que nous fabriquons du rêve. Comment le fabriquons-nous ? Les sensations qui nous servent de matière sont vagues et indéterminées. Prenons celles qui figurent au premier plan, les taches colorées qui évoluent devant nous quand nous avons les paupières closes. Voici des lignes noires sur un fond blanc. Elles pourront représenter un tapis, un échiquier, une page d'écriture, une foule d'autres choses encore. Qui choisira ? Quelle est la forme qui imprimera sa décision à l'indécision de la matière ? Cette forme est le souvenir [...] Oui je crois que notre vie passée est là, conservée dans ses moindres détails, et que nous n'oublions rien, et que tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience, persiste indéfiniment. Mais les souvenirs que ma mémoire conserve ainsi dans ses plus obscures profondeurs y sont à l'état de fantômes invisibles. Ils aspirent peut-être à la lumière ; ils n'essaient pourtant pas d'y remonter ; ils savent que c'est impossible, et que moi, être vivant et agissant, j'ai autre chose à faire que de m'occuper d'eux. Mais supposez qu'à un moment donné *je me désintéresse* de la situation présente, de l'action pressante, enfin de ce qui concentrait sur un seul point toutes les activités de la mémoire. Supposez, en d'autres termes, que je m'endors. Alors ces souvenirs immobiles, sentant que je viens de soulever la trappe qui les maintenait dans le sous-sol de la conscience se mettent en mouvement [...] Ils voudraient bien passer tous. Ils ne le peuvent pas, ils sont trop. De cette multitude d'appelés, quels seront les élus ? Vous le devinez sans peine [...] Eh bien, parmi les souvenirs-fantômes qui aspirent à se lester de couleur, de sonorité, de matérialité enfin, ceux-là seuls y réussiront qui pourront s'assimiler la poussière colorée que j'aperçois, les bruits du dehors et du dedans que j'entends, etc., et qui, de plus, s'harmoniseront avec l'état affectif général que mes impressions organiques composent. Quand cette jonction s'opérera entre le souvenir et la sensation, j'aurai un rêve.

Henri BERGSON, « Sur le rêve », Conférence faite à l'Institut Général psychologique le 26 mars 1901, recueillie dans *L'Énergie spirituelle* (1919), IV, coll. « Quadrige », PUF, pp.92-94.